Se préfacer soi-même ? Le cas de Baudelaire

André Guyaux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2467>

DOI : 10.4000/rief.2467

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

André Guyaux, « Se préfacer soi-même ? Le cas de Baudelaire », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/2467> ; DOI : 10.4000/rief.2467

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Se préfacer soi-même ? Le cas de Baudelaire

André Guyaux

- 1 Baudelaire fut critique de lui-même de bien des façons. Il le fut en affirmant dans une lettre à sa mère, le 8 juillet 1857, sa certitude de compter, dans l'avenir, parmi les plus grands poètes de son siècle – il se compare à Hugo, à Gautier, à Byron¹. Il le fut en faisant imprimer une note préventive, jointe à la section « Révolte » de la première édition des *Fleurs du Mal*, pour que le lecteur ne se leurre pas sur le sens à donner à ce mot. Il l'est encore dans une autre note, ajoutée dans *Les Épaves* en 1866, où il réfute le sens « syphilitique » que ses juges, en 1857, avaient implicitement accordé à l'un des poèmes condamnés, *À celle qui est trop gaie*. Il le fut, dans le même but, en publiant dans *La Presse*, le 26 août 1862, une lettre-préface à Arsène Houssaye, expliquant ce qu'il a voulu faire en composant des poèmes en prose. Il le fut encore, sur le même sujet, lorsqu'il dicte au rédacteur en chef du *Figaro*, Gustave Bourdin, quelques lignes publiées dans le journal, le 7 février 1864. Il fut surtout critique de lui-même en pratiquant la critique dans des préfaces ou dans des articles consacrés à des écrivains qu'il admire, Poe, Gautier, Banville, Leconte de Lisle...
- 2 Tout est dit de cette disposition à l'autocritique indirecte dans une petite phrase d'une lettre à Théophile Thoré, le 20 juin 1864 : « Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait »². Thoré vient de faire paraître un article sur Manet dans *L'Indépendance belge*. Il y explique que le jeune espoir de la nouvelle peinture ne fait qu'imiter les peintres espagnols. Baudelaire se sent provoqué : ce qu'il sait et comprend de Manet lui paraît incompatible avec cette hypothèse d'un défaut d'originalité. Thoré a même parlé de pastiche. Baudelaire lui réplique :

Le mot *pastiche* n'est pas juste. M. Manet n'a jamais vu de Goya, – M. Manet n'a jamais vu de *Gréco* ; M. Manet n'a jamais vu la galerie Pourtalès. Cela vous paraît incroyable, mais cela est vrai.³
- 3 Manet était un enfant lorsque la collection de peinture espagnole de Louis-Philippe était visible au Louvre – « la galerie Pourtalès ». Il ne peut s'être inspiré de tableaux qu'il n'a jamais vus. Baudelaire avoue ou fait mine d'avouer que cela peut paraître « incroyable » :

« Moi-même, j'ai admiré avec stupéfaction ces mystérieuses coïncidences »⁴. Et Manet se met en quête des tableaux qu'il est censé imiter – « il cherche à voir des Goya » –, comme pour mieux comprendre le mystère de ces « coïncidences ».

- 4 Baudelaire concède à Thoré que Manet a pu voir des œuvres de Vélasquez. Il revient ensuite à sa théorie :

Vous doutez de tout ce que je vous dis ? Vous doutez que de si étonnants parallélismes géométriques puissent se présenter dans la nature. Eh bien ! on m'accuse, moi, d'imiter Edgar Poe ! Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des PHRASES pensées par moi, et écrites par lui, vingt ans auparavant.⁵

- 5 Baudelaire parle d'« épouvante » et de « ravissement », pour définir le moment où, en découvrant Edgar Allan Poe, il se découvrait lui-même. Il parle de « mystérieuses coïncidences », pour donner une résonance mystique à un symptôme banal : nous nous reconnaissons tous dans un auteur que nous lisons et que nous aimons, et nous voudrions avoir écrit ce que nous lisons. Baudelaire a souvent pratiqué la critique d'empathie.
- 6 Il existe donc, selon Baudelaire, un mystère quasi hallucinatoire de ces « coïncidences » qui rapprochent deux auteurs. Faut-il y voir un témoignage de la foi du poète dans la Providence et qui lui permet d'expliquer ce qui est inexplicable ?
- 7 Il existe un autre moment de métempsycose littéraire dans la correspondance de Baudelaire, ou du moins d'auto-assimilation à un autre écrivain : Sainte-Beuve en l'occurrence. Baudelaire est à Bruxelles. Il s'ennuie et correspond volontiers avec les amis qu'il a laissés à Paris. Le 15 mars 1865, il écrit au critique dont il a toujours espéré et dont il espère encore une intervention en sa faveur dans la presse. Et voilà que Sainte-Beuve se réincarne en lui, que *Joseph Delorme* se recrée dans *Les Fleurs du Mal* :

Quelquefois, le matin, je cause de vous avec M. Muller, de Liège, à côté de qui je déjeune, – et le soir, après le dîner, je relis *Joseph Delorme*, avec Malassis. Décidément, vous aviez raison ; *Joseph Delorme*, c'est *Les Fleurs du Mal* de la veille. La comparaison est glorieuse pour moi. Vous aurez la bonté de ne pas la trouver offensante pour vous.⁶

- 8 Il faut comprendre ce rapprochement non pas comme une reconnaissance de dette, même si Baudelaire l'inscrit dans le temps, à l'image de la succession des jours – « *Les Fleurs du Mal* de la veille » –, mais plutôt comme un exemple de ces « coïncidences mystérieuses », de ces « parallélismes géométriques » qu'il aime faire apparaître. Baudelaire ne se réclame pas de Sainte-Beuve, il ne déclare pas être allé chercher son inspiration mélancolique et pessimiste dans *Joseph Delorme* : son spleen, il l'a trouvé en lui. L'artiste est seul, selon Baudelaire, sans parents ni enfants, comme l'étranger du *Spleen de Paris*. Il n'a ni ascendance ni descendance. Et ce n'est pas une filiation qui rattache *Les Fleurs du Mal* à *Joseph Delorme*. Baudelaire, du reste, ne s'est jamais prévalu d'une paternité beuvienne. Il ne parle pas de transmission, dans sa lettre. Le mot qu'il choisit est « comparaison », qui rappelle le mot de « ressemblance » lorsqu'il analysait ce qui l'avait rapproché de Poe. Là où l'histoire littéraire voit des généalogies, Baudelaire voit des « coïncidences », des « parallélismes », et du mystère. Son idée est aussi que l'art n'a pas d'âge, comme il n'a pas de lieu et que, par exemple, le martyr de l'écrivain incompris se vérifie à quelque époque que ce soit et à quelque latitude que ce soit, – Poe dans l'Amérique moderne, Delacroix dans la France néoclassique, Wagner insulté par le public parisien, Chateaubriand qui meurt en juillet 1848, au lendemain des émeutes qui ne le regardent pas, ou Nerval, qui répond par le mépris d'un suicide discret au monde auquel

il n'appartient déjà plus. Lorsque Baudelaire évoque le rapport au monde de ces réincarnations de l'artiste maudit, c'est à lui-même qu'il pense.

- 9 Ces « mystérieuses coïncidences » ont un revers pourtant : une forme de jalousie qui peut apparaître comme le contrepoint de l'empathie. Quand Baudelaire signale son admiration pour Banville et qu'il le définit comme le poète des « heures heureuses »⁷, il pense, par contraste, au poète qu'il est, lui ; il pense à la tristesse qu'inspire son livre. Et lorsque dans la lettre-dédicace à Arsène Houssaye, il en appelle au modèle que lui offre *Gaspard de la Nuit*, c'est pour le récuser aussitôt, dans une périphrase de fausse modestie. Il ne serait pas arrivé, déclare-t-il, à rester fidèle à son modèle :

Sitôt que j'eus commencé le travail, je m'aperçus que non seulement je restais bien loin de mon mystérieux et brillant modèle, mais encore que je faisais quelque chose (si cela peut s'appeler *quelque chose*) de singulièrement différent [...].⁸

*

- 10 Baudelaire fut aussi critique de lui-même lorsqu'il a envisagé de préfacier la deuxième édition de ses *Fleurs du Mal*. L'idée venait de son éditeur, Auguste Poulet-Malassis, qui se trouvait embarrassé à l'idée de rééditer un recueil condamné. Certes, le contenu du recueil n'était pas le même d'une édition à l'autre et les poèmes condamnés disparaissaient, bien entendu, mais le titre ne changerait pas.

- 11 Baudelaire fait lui-même allusion à la pression exercée sur lui par son éditeur dans l'une des quatre ébauches de préface qui nous sont parvenues :

Mon éditeur prétend qu'il y aurait quelque utilité, pour moi comme pour lui, à expliquer pourquoi et comment j'ai fait ce livre, quels ont été mon but et mes moyens, mon dessein et ma méthode.⁹

- 12 Baudelaire a donc envisagé de préfacier la seconde édition de son recueil, il y a ensuite renoncé, mais il a conservé ses ébauches de préface, – comme si la porte n'était pas complètement fermée¹⁰. Et du reste, après la deuxième édition des *Fleurs du Mal*, qui sort des presses de Poulet-Malassis en février 1861, il pense à nouveau à une préface, pour la troisième édition. Il l'écrit à Michel Lévy, l'éditeur pressenti pour cette troisième édition, dans une lettre que l'on peut dater de la fin de l'été de 1862 :

Dans la troisième Édition, que j'appellerai *édition définitive*, j'ajouterai dix ou quinze pièces, plus une grande préface où j'expliquerai mes trucs et ma méthode et où j'enseignerai à chacun l'*art d'en faire autant*.¹¹

- 13 Le classement chronologique de ces quatre ébauches tel qu'il apparaît en particulier dans l'édition de la Pléiade, est hypothétique et ne semble pas convaincant dans le cas des deux premières : l'ébauche [II] me semble précéder l'ébauche [I] et en constituer l'esquisse préparatoire. Baudelaire, dans l'ébauche [I], développe des idées qui étaient formulées d'une manière plus sommaire et plus lacunaire dans l'ébauche [II]. Il faut donc, à mon avis, inverser l'ordre de l'édition de la Pléiade.

- 14 Ces deux ébauches développent le même argument du malentendu : l'auteur des *Fleurs du Mal* n'a pas à s'expliquer. Et d'ailleurs, le poème liminaire, adressé « Au lecteur », est à sa manière une préface. Les mêmes thèmes reparaissent dans ces deux premières ébauches, les mêmes arguments, au point qu'on pourrait les considérer comme ne formant qu'un seul texte en deux versions. Prenons un exemple : l'idée selon laquelle *Les Fleurs du Mal* ne sont pas destinées à tous les publics. Mais Baudelaire dit les choses autrement. Voici cette idée telle qu'elle est formulée dans l'ébauche [II] de l'édition de la Pléiade : « Le but de la

Poésie. Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs »¹². Et voici la version de l'ébauche classée [I], où cette boutade figure en tête, comme si Baudelaire la destinait à apparaître au début de la préface envisagée :

Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit ; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage.

13

- 15 L'idée revient dans *Fusées* : « Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles et mes sœurs. – J'ai peu de ces choses »¹⁴. Le possessif « mes » relève d'une fiction polémique : Baudelaire a une mère, dont il ne dit rien ici mais à qui il a adressé son livre ; il n'a ni sœurs, ni filles. A-t-il des femmes ? Parmi les poèmes des *Fleurs du Mal*, il s'en trouvait pourtant quelques-uns qu'il avait envoyés à une femme, M^{me} Sabatier. Étrange dénégation, donc, qui s'explique en partie par le fait que Baudelaire s'est éloigné de l'inspiration amoureuse, dans la deuxième édition des *Fleurs du Mal*.
- 16 Baudelaire a hésité devant la perspective d'une préface, qui d'ailleurs n'a pas abouti. Au moment du procès, il avait imaginé se défendre lui-même, ou du moins, devant l'impression mitigée que son avocat avait faite, il a pensé qu'il aurait dû lui-même plaider sa cause. Mais ce moment est révolu : il n'a pas été l'avocat de lui-même et il a été condamné. Le mal est fait. Et le poète a d'autant moins de raison de s'expliquer qu'il est persuadé que toute explication est vaine. Tel est le sens de ce qu'il déclare dans l'une de ces ébauches : « Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre, j'amoncellerais sans fruit les explications »¹⁵. C'est le théoricien du malentendu qui s'exprime là, peut-être même le prosélyte du péché originel¹⁶.

*

- 17 L'ébauche [III] se place sur un autre plan, plus conforme à ce que l'on peut attendre d'une critique de soi. C'est même le seul texte connu où Baudelaire ait esquissé, sommairement, une analyse de sa poétique, au point de confesser ce qu'il appelle des « plagiat », livrant les noms de poètes qu'il est censé avoir plagiés. Le plagiat n'est véritablement pertinent que pour *Le Guignon*, qui reprend un thème que Baudelaire a trouvé dans Gray et dans Longfellow. Il faut même y ajouter un vers : « L'Art est long et le Temps est court », qui démarque l'un des plus fameux aphorismes d'Hippocrate. Baudelaire place sous la même rubrique le fait qu'il se soit inspiré de Victor Hugo dans *Les Petites Vieilles*, et que dans le début du *Cygne*, il ait emprunté à Virgile le « Simois menteur ».
- 18 Cette ébauche est composée sous la forme d'une liste de sujets que le préfacier en puissance se proposait d'aborder. Les objets présentés dans cette liste sont tous introduits par un « comment » ou par un « que », qu'il faut faire précéder d'une proposition qui serait par exemple « J'expliquerai » ou « Je dirai ». L'un des thèmes abordés consiste à rapprocher le métier de poète d'autres métiers : le poète est un musicien, un peintre, un mathématicien, et sur un point particulier, il est un maquilleur et un cuisinier : le poète pratique lui aussi l'art d'accorder, un substantif ou un adjectif, par exemple, comme le maquilleur accorde des couleurs ou comme le cuisinier accorde des mets et des vins. On observera que tous ces métiers, appelés par l'analogie, sont de vrais métiers, qui supposent un apprentissage, un savoir, une technique. L'auteur des *Fleurs du Mal* met en avant le caractère pratique du métier de poète et l'exigence d'une compétence : un poète digne de ce nom doit maîtriser la science des rimes. Baudelaire, dans ce projet de préface,

avait l'intention d'expliquer « que la poésie française possède une poésie mystérieuse et méconnue, comme les langues latines et anglaises » et d'expliquer « pourquoi tout poète qui ne sait pas au juste combien chaque mot comporte de rime est incapable d'exprimer une idée quelconque ». Baudelaire aurait même, selon les affirmations du septième paragraphe de cette ébauche, envisagé, lui qui récuse habituellement toute interférence du pédagogisme, de devenir un professeur, enseignant l'art de composer une tragédie ou un poème épique.

- 19 Baudelaire s'est plus d'une fois exercé au genre de la préface : deux de ses grands textes sur Poe sont des préfaces, aux *Histoires extraordinaires* en 1856 et aux *Nouvelles histoires extraordinaires* en 1857. Il a préfacé le roman de son ami Asselineau, *La Double Vie*, et celui de Léon Cladel, *Les Martyrs ridicules*. Dans les mois qui précédaient la publication des *Fleurs du Mal*, il projetait de préfacier une réédition des *Liaisons dangereuses*, projet qu'il retrouve à la fin de sa vie. Pouvait-il, pour autant, être préfacier de lui-même ? Pouvait-il se substituer à un avocat ? La conception qu'il a de l'art contredit radicalement cette intention. Malassis ne verra rien venir et devra se rallier à l'abstention de Baudelaire. On voit pourtant que dans les quatre ébauches de préface qui nous sont parvenues – il en a peut-être existé d'autres –, Baudelaire se laisse tenter par la critique de soi. On lit dans l'une d'elles des considérations sur le métier de poète et sur l'art de versifier que l'on ne retrouve pas ailleurs. Selon un fragment de *Mon cœur mis à nu*, Baudelaire voulait faire l'« histoire des *Fleurs du Mal* »¹⁷. Et dans une lettre à sa mère, le 9 mars 1865, où il lui fait part d'un projet de livre sur ses contemporains, il mentionne un chapitre qui devait s'intituler : « *Les Fleurs du Mal* jugées par l'auteur lui-même »¹⁸.
- 20 Ce projet ou ces deux projets sont dans le prolongement des ébauches d'une préface avortée. Le principe de tous ces textes est de relier le malentendu, qui détermine toute forme de communication, et l'orgueil du poète qui connaît son métier, qui sait ce qu'il fait et contient à lui seul son propre critique.

NOTES

1. Ch. Baudelaire, *Correspondance*, ed. C. Pichois, J. Ziegler, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 411.

2. Ibid., t. II, p. 386.

3. Ibidem.

4. Ibidem.

5. Ibidem.

6. Ibid., t. II, p. 474.

7. Ch. Baudelaire, *Fusées*, f° 13 dans *Œuvres complètes*, éd. C. Pichois, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 656.

8. Ibid., p. 276.

9. « Projets de préfaces pour *Les Fleurs du mal* », Ébauche IV, dans Ibid., p. 185.

10. Ces quatre ébauches se trouvaient dans les papiers laissés par Baudelaire et que la mère du poète a récupérés et transmis ensuite à Poulet-Malassis. Elles ont paru pour la

première fois en 1887, en tête des *Œuvres posthumes* de Baudelaire rassemblées par E. Crépet. Voir « Projets de préface pour la seconde édition des *Fleurs du Mal* », dans Ch. Baudelaire, *Œuvres posthumes et correspondance inédites*, ed. E. Crépet, Paris, Quantin, 1887, p. 1-10).

11. Ch. Baudelaire, *Correspondance*, cit., t. II, p. 257.

12. Ch. Baudelaire, *Œuvres complètes*, cit., t. I, p. 182.

13. Ibid., p. 181.

14. *Fusées*, f° 17 dans Ibid., p. 660.

15. Ibid., p. 182.

16. Voir L. Bloy, *L'Âme de Napoléon* [1912], dans Id., *Œuvres*, éd. J. Bollery et J. Petit, Paris, Gallimard, « Mercure de France », t. V, 1966, p. 284 : « depuis la déchéance et l'abjection procurées par la Chute originelle, qui donc est capable d'expliquer ou de comprendre profondément quoi que ce soit ? ».

17. Ch. Baudelaire, *Œuvres complètes*, cit., t. I, p. 685.

18. Ch. Baudelaire, *Correspondance*, cit., t. II, p. 472.

RÉSUMÉS

Baudelaire a le plus souvent été critique de lui-même par empathie, dans des articles consacrés aux écrivains ou aux artistes qu'il admire et qui entrent en résonnance avec sa propre sensibilité. Après son procès, il a aussi envisagé de préfacier la deuxième édition des *Fleurs du mal*, en dépit du « malentendu » qui l'aurait poussé à ne pas s'expliquer. Dans une des quatre ébauches qui nous sont parvenues, il esquisse cependant une analyse de sa poétique, se laissant tenter par une critique de soi.

INDEX

Mots-clés : Baudelaire (Charles), *Fleurs du mal*, préfaces, paradoxe, autocritique